HAL
open science

MacFarquhar (Roderick) - The origins of the cultural revolution

Jean-Luc Domenach

To cite this version:

Jean-Luc Domenach. MacFarquhar (Roderick) - The origins of the cultural revolution. Revue Française de Science Politique, 1975, 25 (5), pp.973-977. hal-01044731

HAL Id: hal-01044731

https://sciencespo.hal.science/hal-01044731

Submitted on 24 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Persée
http://www.persee.fr

MacFarquhar (Roderick) - The origins of the cultural revolution. Published for the Royal Institute of International Affairs, the East Asian Institute of Columbia University and the Research Institute on Communist Affairs of Columbia. 1. Contradictions among the people : 1956-1957.

Domenach Jean-Luc

Revue française de science politique, Année 1975, Volume 25, Numéro 5
p. 973 - 977

Voir l'article en ligne

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir http://www.sup.adc.education.fr/bib/). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

pelle ; il n'est pas sûr que le non-initié se retrouve, par exemple, dans l'histoire de l'« Opposition unitaire » ou dans celle du Syndicalisme enseignant. Cependant, J. Rabaut a su rendre l'histoire des minorités oppositionnelles — histoire qu'il a souvent vécue ou suivie de près — avec une grande probité intellectuelle, une sympathie critique qui font de ce livre à la fois un livre de témoin et d'historien. J. Rabaut pose un certain nombre de questions essentielles sur le gauchisme. Tous ceux qui s'intéressent à la filiation historique du gauchisme trouveront matière à réflexion dans cet ouvrage informé, vivant et assorti d'une très bonne bibliographie.

Nicole RACINE-FURLAUD
Centre d'étude de la vie politique française contemporaine

MacFARQUHAR (RODERICK) — *The origins of the cultural revolution.* Published for the Royal Institute of International Affairs, the East Asian Institute of Columbia University and the Research Institute on Communist Affairs of Columbia. 1. *Contradictions among the people : 1956-1957.* — London, Oxford University Press, 1974. 23 cm, XII-439 p. Bibliogr. Index.

En des points essentiels, l'histoire politique de la Chine populaire reste énigmatique ou contradictoire. Comment, par exemple, expliquer que, lors de la Révolution culturelle, Mao Tse-tung ait soumis le Parti communiste chinois à une brutale campagne d'épuration et de remodelage : car qui donc avait, plus que lui, contribué à asseoir la toute-puissance de cet appareil et le pouvoir de ses dirigeants ? Roderick MacFarquhar a entrepris de répondre à cette question dans une série d'ouvrages dont voici le premier. Celui-ci traite d'une période que son apparence contradictoire et l'absence de recherches extensives avaient fait négliger jusqu'à présent, celle qui s'étend de l'été 1955 à l'automne 1957. La scène politique chinoise connaît alors successivement : une accélération brutale et décisive de la collectivisation rurale et une première esquisse de « bond en avant » économique (hiver 1955-printemps 1956) ; le retour à une stratégie plus modérée et un premier assouplissement (deuxième semestre de 1956) ; le lancement de l'expérience de libéralisation des « Cent fleurs » (printemps 1957) ; et l'amorce de la politique de mobilisation du Grand bond en avant (automne 1957). Comment les mêmes dirigeants ont-ils pu prendre en si peu de temps des initiatives politiques aussi différentes ? Et s'il faut attribuer cette série incohérente au jeu des oppositions et des alliances, comment les identifier ? Autour de quels problèmes s'organise alors le débat politique en Chine ?

L'importance de l'ouvrage de R. MacFarquhar vient de ce qu'en apportant une réponse éclairante à ces questions, il présente le débat politique des années 1955-1957 comme l'origine des divergences qui devaient conduire à la Révolution culturelle. L'incohérence apparente de la période s'explique en effet, selon lui, par le jeu compliqué et fluctuant des conflits

et des alliances entre ce que l'on peut appeler les trois « pôles politiques » de la direction chinoise. Le pôle maoïste est reconnaissable à son souci de défense idéologique et politique du Président, de mobilisation sociale et de rectification du Parti par la critique extérieure. Celui des « planificateurs » (c'est-à-dire des responsables de l'économie) vise surtout l'application ordonnée du plan quinquennal qui vient tout juste, sur les conseils et avec l'aide soviétiques, de recevoir une forme définitive ; ils se montrent donc réservés devant les excès et les innovations de tous ordres, et surtout « de gauche ». Enfin, les dirigeants de l'appareil central du Parti, surtout soucieux d'accroître leur pouvoir, peuvent entériner, à condition de les diriger, des mouvements de mobilisation intenses, non une libéralisation politique qui se ferait à leurs dépens. De 1955 à 1957, chacun de ces pôles politiques devient tour à tour dominant mais en s'alliant plus ou moins étroitement à un autre et en laissant à la « minorité » les principaux postes qu'elle occupe (et donc la double possibilité de gêner une politique qu'elle réprouve et de préparer son abandon).

Ainsi, dans l'été 1955, Mao force la décision d'accélérer la collectivisation et obtient, après quelques difficultés, la collaboration active de l'appareil du Parti à l'organisation d'un « premier bond » destiné à doubler le rythme de réalisation des objectifs du plan. Mais, dès le printemps 1956, la crise économique et sociale offre aux planificateurs l'occasion d'imposer progressivement leurs vues, alors que l'appareil du Parti profite de l'atmosphère de destalinisation pour imposer certains de ses représentants, comme Liu Shao-ch'i, sur le devant de la scène. Cependant, le malaise intérieur continue à s'aggraver et surtout les événements de Hongrie font craindre le pire à Mao : pour éviter qu'une explosion comparable ne se produise en Chine, il décide et finit par déclencher, avec le consentement mitigé des « planificateurs », une vaste campagne de critique du Parti par ses partenaires politiques et administratifs et par les intellectuels. Cette campagne a pour effet d'aggraver et multiplier, en les portant au jour, les antagonismes produits par la toute-puissance du Parti et ses récents échecs économiques. Aussi Mao doit-il rallier les dirigeants du Parti et chercher une nouvelle issue à la crise : la mobilisation intensive de la population autour d'objectifs économiques qui tiennent largement compte de la critique qu'il a amorcée de l'exemple soviétique.

Cette interprétation (qu'il a bien fallu schématiser) est d'une grande finesse. Elle n'est pas le seul apport du livre. Par l'ampleur de sa documentation comme par l'effort de réinterprétation politique dont il procède, c'est un des plus beaux fleurons de la sinologie politique anglo-saxonne. Un nombre exceptionnel de sources ont été utilisées et critiquées, qu'il s'agisse de matériaux contemporains ou postérieurs. Une originalité du livre est d'avoir intégré à la tentative d'interprétation globale d'une période de nombreuses « révélations » de la Révolution culturelle. Il semble bien, certes, que l'auteur, malgré son sens critique, leur fasse souvent la part trop belle, car leur sens est trop souvent obscur ou ambivalent. Du moins, R. MacFarquhar réussit-il, en les utilisant, à échapper aux chromos de la reconstruction maoïste de l'histoire : pour lui, non seulement la thèse des « deux lignes » est sans pertinence pour la période 1955-1957, mais encore les clivages politiques, beaucoup plus complexes et mobiles,

se situent alors à l'intérieur d'un consensus d'ensemble. La volonté de ne pas être dupe le conduit peut-être à une sur-interprétation : la moindre absence d'une cérémonie officielle devient l'indice d'une nuance politique.

L'ouvrage enrichit également la discussion sur la nature du pouvoir en Chine populaire. Il est vrai que R. MacFarquhar présente la décision politique d'abord comme l'effet des désaccords au sommet et se préoccupe beaucoup moins d'analyser les soubassements sociaux des différents pôles politiques ou (à l'exception de quelques pages rapides) de décrire le climat social de la période. Cette approche du pouvoir « par le haut », même si elle est partiellement justifiée par l'intention d'expliquer des conflits de lignes, nous apparaît comme la seule grave faiblesse du livre. Les années 1955-1957 constituent une des périodes où la direction chinoise a dû le plus tenir compte de l'environnement extérieur : la déstalinisation à l'étranger et surtout, en Chine même, la crise économique et sociale engendrée par l'accélération de la collectivisation. C'est ce double danger qui a nécessité des réponses nouvelles, provoqué l'aggravation des divergences politiques et fourni à chacun des pôles dirigeants une certaine base sociale, soit dans l'appareil politico-administratif, soit même dans la société. Une large fraction de la population urbaine a cru pendant quelques semaines ou quelques jours à la réalité et à la durée de la politique maoïste des Cent fleurs, et le Parti lui-même s'est trouvé divisé en profondeur sur l'opportunité de cette initiative (cette division devait entraîner les importantes purges provinciales de l'hiver 1957-1958). La succession d'initiatives politiques contradictoires que connaît la période s'explique largement par la nécessité de répondre à une crise qui ne cesse de s'aggraver. Ainsi, le lancement du Grand bond en avant, à notre sens, n'est pas seulement l'effet du compromis entre les pôles Mao et Liu : il est sans doute d'abord une tentative de sortir « par la gauche », c'est-à-dire par un surcroît de discipline et de travail, de la crise que la tentative de solution libérale n'avait fait qu'accentuer.

Quoique très étroitement conditionnées par l'évolution du climat économique et social, les mutations politiques ont néanmoins été décidées dans un cercle de dirigeants très restreint. Le livre de MacFarquhar est très riche en informations sur le fonctionnement de la direction centrale chinoise de 1955 à 1957. Celle-ci est très rarement unanime. Sur la plupart des grands problèmes, des orientations s'affrontent plus ou moins nettement. Elles sont défendues par un petit nombre de dirigeants : Mao définit lui-même sa ligne, dont Teng Hsiao-p'ing, d'après MacFarquhar, donne une traduction à l'usage du Parti ; P'eng Chen est alors le plus audacieux des représentants de l'appareil communiste ; Ch'en Yün et Li Fu-ch'un expriment la position des planificateurs. Mais, soit conviction, soit prudence, la plupart des autres dirigeants centraux adoptent des attitudes plus modérées (cas de Liu Shao-ch'i et de Chou En-lai) ou même intermédiaires. Si des dégradés existent entre les différents pôles, c'est que ceux-ci ne sont pas constitués en tendances. A l'époque, la solidarité l'emporte encore sur les oppositions politiques et personnelles. Celles-ci n'ont pas encore pris le caractère irrémédiable qu'elles connaîtront plus tard. Sur des problèmes qui paraissent rétrospectivement fondamentaux, le débat semble avoir été assez limité. Ainsi, selon R. MacFarquhar, Liu Shao-

ch'i reconnaissait l'existence des trois graves défauts dans le Parti, que stigmatisait Mao Tse-tung : le bureaucratisme, le sectarisme et le subjectivisme. Mais il les rangeait dans un ordre différent. Les rivalités personnelles elles-mêmes étaient encore secondaires : Mao lui-même aurait prévu en 1956 de se retirer du devant de la scène (ce qu'il devait faire publiquement en 1959 au profit de Liu Shao-ch'i).

Néanmoins, les divergences qui se manifestent alors apparaissent après coup comme les premières qui aient pris un tour global après la fondation de la Chine populaire. C'est que, comme le montre bien R. MacFarquhar, deux événements capitaux se produisent en 1955-1957, qui vont affecter dans le long terme l'histoire politique chinoise : la critique khrouchtchevienne de Staline provoque les premières graves divergences sino-soviétiques ; surtout (car les facteurs intérieurs semblent bien avoir été les plus importants), l'achèvement du processus de collectivisation de l'agriculture et l'accélération de la socialisation de l'industrie précipitent la Chine dans une ère nouvelle caractérisée par deux tâches principales, l'achèvement de la socialisation des infrastructures et la transformation correspondante des superstructures. La brutalité de la coopérativisation a eu de graves conséquences. Elle a projeté la Chine dans une période de crises économiques et sociales qui ont été déplacées et voilées mais non supprimées par les réponses politiques successives, jusqu'à ce que l'échec du Grand bond en avant (1960-1961) contraigne finalement la direction chinoise à décider une stabilisation économique durable. L'échec des Cent fleurs a également eu des effets à long terme : la suppression de toute dissonance idéologique ouverte, la modification du statut des intellectuels et la transmission de leur fonction critique à des « masses » armées de la « pensée de Mao ».

Les années 1955-1957 sont également prémonitoires. C'est alors que se forme ce qu'on pourrait appeler (sans craindre la contradiction) le « maoïsme de gouvernement ». Libéré des soucis de la remise en ordre économique et administrative et de la menace étrangère, mais contraint d'innover par l'évolution de la situation mondiale et intérieure, Mao élabore progressivement et cherche à imposer une conception du socialisme plus adaptée à la réalité chinoise. Le mouvement des coopératives de 1955-1956 porte déjà en lui la remise en cause de la stratégie économique soviétique au profit d'un processus de développement par bonds successifs et fondé sur l'investissement en travail. La campagne des Cent fleurs préfigure la Révolution culturelle par de nombreux côtés. Elle manifeste notamment combien est relative, aux yeux de Mao, l'importance du Parti en regard des finalités dont il doit être l'instrument. Dans ces deux domaines, la réussite du « maoïsme de gouvernement » nous apparaît aujourd'hui pour le moins incomplète : elle l'était déjà en 1957. La faiblesse politique relative de la position de Mao était déjà perceptible. Que son pouvoir n'ait jamais été absolu n'est pas le simple effet d'une bonne volonté. Une fois installé dans la Cité interdite, ce grand stratège a dû appeler à ses côtés des gestionnaires et des hommes d'appareil pour les charger de tâches qu'il était peu désireux ou incapable d'exercer. Ceux-ci se sont rapidement identifiés à leurs fonctions au point de s'opposer si nécessaire à leur mentor. Dès 1955-1957 se manifeste la double réticence des gestionnaires et

des hommes d'appareil devant le « maoïsme de gouvernement ». La seule absente de marque du débat dans l'ouvrage de R. MacFarquhar, est encore (à quelques exceptions près) l'armée, à laquelle Mao fera appel et donnera un statut de force politique à l'issue de l'échec du Grand bond en avant. Mais les autres pôles politiques sont en place. Ce sont eux qui, sous des patronages personnels divers, interviendront de façon croissante jusqu'en 1966. L'ouvrage de R. MacFarquhar a donc pour mérite essentiel de dresser de façon cohérente et largement vraisemblable, le premier tableau d'un drame politique qui devait conduire à la Révolution culturelle.

Jean-Luc DOMENACH
Centre d'étude des relations internationales

LEVISON (ANDREW) — *The working-class majority.* — New York, McCann and Georghegan, 1974. 22 cm, 319 p. Bibliogr. Index.

Andrew Levison s'attache à démystifier un certain nombre de « clichés » dominants concernant la classe ouvrière américaine. Contrairement aux prévisions des années 50 qui — pariant alors sur le développement de l'automation — annonçaient sa quasi-disparition à terme au profit du tertiaire, la classe ouvrière a augmenté en valeur absolue et elle maintient son importance relative au sein de la population active globale. Par ailleurs, la classe ouvrière ne s'est pas fondue comme prévu dans les classes moyennes. Elle conserve sa spécificité, et ceci tant d'un point de vue objectif — faiblesse de son pouvoir d'achat, conditions de travail particulièrement pénibles, insécurité physique et sociale, ségrégations multiples — que subjectif — effondrement du « rêve américain », persistance d'un sentiment d'appartenance de classe et d'une situation d'exploitation.

L'auteur analyse ensuite des événements récents, mis en avant par les *medias* et retenus par l'opinion comme la confirmation d'un conservatisme politique irréversible des ouvriers américains. Selon A. Levison par exemple, certaines réactions populaires d'hostilité devant des manifestations pacifiques étudiantes peuvent être analysées comme des réactions fascisantes, mais elles traduisent aussi une réaction d'ouvriers, pères d'appelés, face à des sursitaires privilégiés du fait de leur origine sociale. Plus généralement, l'importance du vote ouvrier en faveur de Wallace est le produit du contenu et de la forme élitistes des positions défendues par les libéraux progressistes. Le vote ouvrier en faveur de Wallace serait d'abord la contrepartie du style de la candidature Mac Govern.

Par ailleurs, cette classe ouvrière connaît un renouvellement démographique ; toute une génération ouvrière n'a connu, ni directement, ni indirectement par l'intermédiaire des parents, la crise de 1929. Les jeunes travailleurs supportent de plus en plus mal la discipline de l'atelier, on assiste tantôt à des mouvements de révolte et de sabotage dans certains conflits sociaux, tantôt à l'apparition d'un militantisme radicalisé à la base dans les syndicats, tantôt enfin à une fuite en avant dans un absentéisme